

INDUSTRIE ROUBAISIENNE.

Annales des Expositions des Produits de l'Industrie.

SUITE. — (Voir le numéro du 23 août.)

1839.

MM. BULTEAU et C.^{ie}, à Roubaix, exposent deux pièces de toile de coton remarquables par le prix modéré de 45 c. l'aune.

MM. TERNYNEK FRÈRES, à Roubaix. — Les outils exposés par ces fabricants sont d'une grande variété et d'une bonne exécution; les prix de 4 fr. 50 c. à 6 fr. 50 c. ne sont pas trop élevés pour des produits aussi bien confectionnés.

MM. Ternynek Frères rivalisent avec M. Debuchy pour la bonne direction qu'ils ont donnée à leur établissement; ils occupent un très-grand nombre d'ouvriers; ils feront faire de nouveaux progrès à cette industrie.

Ils méritent la médaille d'argent.

M. LEFEVRE-HORENT, à Roubaix. — Jusqu'aujourd'hui, spécialement occupé de la fabrication des coutils, qu'il fait toujours avec une grande perfection, ce fabricant a augmenté son industrie, et en même temps celle de Roubaix, déjà si belle et si variée, par la confection du linge de table damassé; les services qu'il expose sont d'une très-bonne exécution, et les prix modérés.

Le jury décerne à M. Lefèvre-Horent une médaille d'argent pour l'ensemble de ses produits.

M. DARRIS, à Roubaix, a exposé une collection d'étoffes en fil, en mélange de fil et laine, d'une bonne qualité. — Mention honorable.

1844.

Voici dans quels termes s'exprime le rapport du jury central :

« Roubaix, pour la première fois, apparaît dans tout son éclat. Soixante fabricants se présentent au concours national.

« Cet éclat d'aujourd'hui, les éléments en sont-ils dès longtemps acquis ?

« Doit-il avoir de la durée ?

« Quelques supputations d'époques nous l'apprendront.

« L'amour du travail manufacturier est dans l'air à Roubaix. Enfant on l'y respire, adulte c'est la seule vie. C'est encore la vie du vieillard.

« Cet amour du travail l'âge passé l'a transmis.

« Au XV.^e siècle, sous Charles-le-Téméraire, Roubaix ne comptait peut-être pas 1,000 habitants, et le souverain y instituait un bureau d'aunage public pour les draps qui s'y fabriquaient alors.

« En 1786, Roubaix comptait 5 à 6,000 âmes de population; on y fabriquait des callemandes, des camelots, toutes étoffes produites avec les laines qu'on tirait de la Hollande.

Sous l'empire, en 1806, la population était de 10,000 habitants. La fabrication avait été révolutionnée : la laine était oubliée, on ne tissait que des étoffes de coton.

« Les choses allèrent ainsi jusqu'en 1830; alors et depuis 1806, le coton avait baissé des deux tiers de sa valeur; et, malgré cela, Roubaix voyait croître le chiffre de sa production. Ce chiffre s'élevait à 15 millions de francs et la population était approximativement de 15,000 âmes.

« En 1830 et 1831, une crise terrible et ruineuse amena une nouvelle révolution industrielle.

« Les tissus de coton se vendaient avec peine et la fraude introduisait de l'Angleterre quelques stoffs, tissus de laine que la consommation française paraissait adopter; Roubaix entreprit cette fabrication, et après quarante années reparurent les premiers essais de filature et de tissage de laine.

« Les étoffes de Roubaix se distinguent par-

« Ces entreprises languirent jusqu'en 1833; mais dès cette époque le mouvement se manifesta, et la fabrication de la laine prit une importance chaque jour plus considérable.

« Les tissus venus d'Angleterre étaient pour la France trop raides, trop durs d'aspect et de toucher. Roubaix et Tourcoing modifièrent les machines de filatures, et assouplirent les laines de l'Angleterre.

« En 1830, il y avait à Roubaix 50 filatures de coton; on n'en compterait pas 10 aujourd'hui.

« Toutes les filatures de coton sont devenues filatures de laine.

« Contrairement à ce qui se passe à Reims, Roubaix n'emploie que des laines étrangères, parce que Roubaix ne fait que des tissus brillants : c'est la Hollande, c'est l'Allemagne, c'est surtout l'Angleterre qui lui fournit ses matières premières.

« Dans leur préparation, Roubaix est admirablement secondé par Tourcoing où sont toutes les peigneries, où sont aussi beaucoup de filatures.

« Tourcoing est une ville de l'importance de Roubaix; 2 kilomètres seulement les séparent l'une de l'autre.

« C'est ainsi que ces deux villes, ces deux sœurs émules et non rivales, se tendent la main et contribuent à leur mutuelle prospérité.

« On tisse encore du coton à Roubaix, mais c'est la filature de Rouen qui supplée à ce qui manque en gros numéros. Roubaix et Lille filent les numéros fins utiles aux nouveautés.

« La population, qui était de 15,000 âmes en 1830, était de 25,000 en 1841; elle est peut-être et probablement de 30,000 aujourd'hui.

« Et la production, qui était de 10 millions en 1806, de 15 millions en 1830, est, en 1844, de plus de 35 millions de francs, dont :

- » 4 millions d'étoffes de coton,
- » 14 millions d'étoffes de laine,
- » 17 millions d'étoffes mélangées de coton et de laine, de coton, de laine et de soie, de fil et de coton.

« Si les matières premières avaient la même valeur qu'en 1830, la production de Roubaix serait de 60 millions, c'est-à-dire qu'elle est depuis cette époque quadruplée en importance, sinon en valeur.

« Il y a aujourd'hui à Roubaix quatre fabrications bien distinctes :

- » L'étoffe pour meubles,
- » L'étoffe pour gilets,
- » L'étoffe pour robes,
- » L'étoffe pour pantalons.

« Ces diverses fabrications occupent environ 240 chefs manufacturiers et 40,000 ouvriers.

« Quelques-uns sont établis à Lille et à Tourcoing.

« Cette fabrication, implantée à Roubaix de temps immémorial, l'a été en quelque sorte, malgré la nature, malgré la civilisation.

« En effet, Roubaix n'a pas de cours d'eau.

« En 1824, Roubaix n'avait pour aller à Lille qu'un chemin vicinal non pavé, c'est-à-dire que, l'été seulement, le chemin était praticable, et Roubaix est à 12 kilomètres de Lille. A cette époque, Roubaix n'avait pas de poste aux lettres.

« Roubaix n'a pas de poste aux chevaux.

« Roubaix, habile à créer, l'est plus encore à imiter. On voit encore à l'exposition, et à 3 fr. 50 c. le mètre, des copies des plus belles nouveautés d'Elbeuf et de Sedan, dont le prix est deux fois le plus élevé; on voit des barèges à 75 c., qui, à dix pas, produisent l'effet de la soierie; et les étoffes pour meubles, exposées par Roubaix, ont presque tout l'éclat des étoffes de Lyon, quoiqu'elles n'aient que le tiers de la valeur de ces étoffes.....

« Les étoffes de Roubaix se distinguent par-

« culièrement par la variété, le bon goût et le bas prix.

« Roubaix donne au riche son vêtement négligé, au pauvre sa parure. »

Voici les noms des exposants qui ont obtenu des récompenses :

M. FLORIN (Carlos), à Roubaix, expose une très-grande variété de fils de laine peignée, tous d'une grande netteté et d'une régularité remarquable.

Il présente 1.^o des laines de Kent filées en trame au N.^o 64^m/m au kil.;

2.^o Des laines mérinos jusqu'aux N.^{os} 165 à 170^m/m au kil.;

3.^o Des alpagas noirs au N.^o 50^m/m au kil.

En 1839, M. Carlos Florin avait 3,000 broches en laine; depuis il a transformé toute sa filature de coton en métiers à laine peignée, ce qui la porte actuellement à 5,600 broches.

Pour la bonté de ses produits, le jury de la dernière exposition lui avait accordé une médaille d'argent; le jury de 1844, pour récompenser les efforts et les progrès de cet habile industriel qui réussit si bien dans le filage de matières diverses, lui décerne une nouvelle médaille d'argent.

MM. LEJEUNE et C.^{ie}, à Roubaix, présentent à leur exposition :

1.^o Des fils en laine peignée dans diverses finesses jusqu'aux N.^{os} les plus élevés en laine peignée;

2.^o Des fils en chaîne longue doublés et retordus pour chaîne;

3.^o Des fils alpaga en N.^o 45^m/m;

4.^o Des fils en laine cardée.

Les produits de MM. Lejeune et C.^{ie} avaient été appréciés par le jury de 1839 qui les avait récompensés de la médaille de bronze, dont le jury de 1844 s'empresse de voter le rappel.

J. VAVASSEUR.

(La suite à un prochain numéro.)

Nouvelles & Faits divers.

L'Académie française tiendra, le jeudi 28 août, à deux heures précises, sa séance publique annuelle; c'est dans cette séance que seront distribués les prix fondés par M. de Monthyon.

— La quinzième liste des étrangers qui ont visité Ostende depuis le commencement de la saison, en porte le nombre à 8,933.

— On lit dans le Journal de Gand :

Ce matin, vers quatre heures, une affreuse détonation a mis en émoi tout le quartier de la station. Une maison en construction venait de s'écrouler entièrement. Par un bonheur providentiel personne n'a péri. On frémit quand on songe aux malheurs qui auraient pu en résulter si cet accident avait eu lieu quelques heures plus tard.

Toute la population se porte vers la station pour voir le résultat de ce désastre dont on peut entrevoir facilement la cause.

— On remarque, parmi les étrangers qui ont établi leurs pénates à Vichy pour la saison des eaux, une charmante jeune personne dont les grands yeux bleus ont la douceur et la mélancolie caractéristique des filles du Nord. Elle est allemande et appartient à une famille des plus distinguées. Mais, par un singulier caprice de la nature, sous cette enveloppe frêle et gracieuse, se cache un défaut extraordinaire.

Lorsque par hazard cette jeune fille rompt le silence, il sort de sa jolie bouche une magnifique voix de basse-taille que rend plus rude encore un accent tudesque très-prononcé. Dernièrement notre belle baigneuse traversait le pont de l'Allier en compagnie de son père, lors-

qu'un vieil aveugle, posté dans un coin, réclama leur assistance.

La jeune fille, aussi généreuse que belle, s'approcha de lui et lui glissa sous la main une pièce d'argent, en lui disant de sa voix étrange : « Tenez, mon braff' homme ! » — « Merci, mon colonel, » répondit l'aveugle. Et depuis ce temps la jeune personne n'est plus désignée que sous le nom de colonel de Vichy.

— Le 21 août, vers deux heures et demie après midi, la foudre est tombée sur le clocher de l'église de Roisel. En moins d'une seconde, la flèche fut littéralement déchirée et démembrée : on croit que les dégâts causés s'élevèrent à plus de 2,000 francs.

Malgré ce désastre, on peut regarder comme providentiel de n'avoir point d'autre accident à déplorer; car tout près de l'église, se trouvaient occupés à la construction de la maison commune, bon nombre d'ouvriers qui reçurent sur la tête et en pleine poitrine, une forte pluie d'ardoises et d'éclats de bois, rudement lancés par le fluide électrique. Trois d'entre eux, qui couraient un puits, couraient surtout le plus grand danger : le nommé Achille Levert était au fond du puits, et au-dessus de sa tête montait lentement un énorme sceau de craon, tiré par un enfant de quatorze ans et par un vieillard de soixante, le sieur Pierre-Claude Parisis, de la commune d'Holnon (Aisne). En ce moment, le tonnerre gronde, la foudre éclate, des tourbillons de feu roulent à leurs pieds, et sur eux tombe une grêle de projectiles. Frappé d'épouvante, à demi-mort, l'enfant abandonne involontairement l'un des bras du treuil et laisse toute la charge au pauvre Parisis; celui-ci, au contraire, conserve tout son sang-froid; il oublie son propre danger et maintient seul le fardeau qui surcharge ses bras affaiblis; il sait que s'il lâche aussi la corde, le poids du sceau doit, par sa chute, écraser son camarade qui prie à genoux au fond du puits; il reste donc dans cette position pénible jusqu'au moment où le secours d'un autre ouvrier lui permet de mettre Levert hors de danger.

— On vient de signaler un incendie considérable à Liverpool. Voici la dépêche publiée dans l'Evening Star, de Londres :

Liverpool, jeudi, 21 août.

L'un des incendies les plus considérables et les plus terribles que se soient présentés depuis de longues années a éclaté ce matin à Liverpool. Six personnes ont malheureusement péri, et on ne peut encore évaluer la perte matérielle. L'incendie continue ses ravages.

Cette maison était occupée au rez-de-chaussée par un boulanger dans les caves duquel le feu s'est manifesté. Un jeune garçon qui couchait dans une soupenne dans la cour a seul réussi à s'échapper en s'élançant dans la rue par une fenêtre. Au premier étage logeait un vieillard de 74 ans, qui tenait une petite école; au second la famille d'un libraire; au troisième le boulanger et sa femme.

Le jury a déclaré dans son verdict qu'on ne savait à quelle cause attribuer ce sinistre.

— MIRAGE. — De quelques lumières, de quelque force que l'on soit doué, il faut convenir qu'il y a de quoi jeter dans de profondes réflexions quand on assiste au spectacle que nous allons décrire. Le 12 de ce mois, les habitants des campagnes voisines de l'Agar, l'une des collines de Mendip, en Angleterre, furent témoins des effets singuliers du phénomène d'optique auxquels les physiiciens ont donné le nom de mirage, sans que personne ait encore pu savoir où se trouvaient les objets mirés.

Vers cinq heures du soir, on aperçut dans le ciel, couvert de vapeurs assez épaisses, un immense corps de troupes à cheval qui semblaient

— Pas tout-à-fait, répondit le messager de malheur, mais monsieur (montrant Bénégo) a la bonté de me conduire à l'auberge où je dois loger, en attendant les ordres de son maître.

— Il ne faut pas aller à l'auberge pour ça, mon brave homme. Vous vous ennuieriez trop, car l'hôtesse est une bavarde avec qui on n'a pas le temps de placer son mot. Venez-vous en plutôt chez moi, grâce à Dieu ! il ne vous manquera rien. Ça sera, je pense, bien égal à monsieur le domestique de monsieur le Miziquois.

— Fort égal, madame Colas, répondit Bénégo: Je vous prie même d'avoir le plus grand soin de monsieur Outrebas, et mon maître vous tiendra compte.....

— Il ne faut rien pour ça, camarade : si je n'ons pas de mine d'or, j'ons au moins de bonnes terres qui rapportent de beaux écus.

— En ce cas, madame, je m'en rapporte à vous. Bénégo leur souhaita le bonsoir et entra au château, tandis que la fermière conduisait son hôte par le chemin le plus direct, étant bien assurée maintenant de le faire jaser à son aise.

Ils trouvèrent en arrivant le souper préparé, et monsieur Outrebas ne se fit pas prier pour en prendre sa part. En vérité, lui dit madame Colas pendant qu'il dévorait un morceau de bœuf froid, ce que vous m'avez conté tantôt me trotte toujours dans la tête, ce serait ben drôle au moins que notre jeune demoiselle deviendrait une princesse.

— Que parlez-vous de notre jeune demoiselle ? demanda vivement Edouard.

— Oh ! mon enfant, c'est une nouvelle !..... imagine-toi que cet étranger, ce monsieur Téléus... ma foi, je ne sais plus son nom, n'est

rien moins que le roi de l'Amérique, où même pis que ça : qu'il est venu tout exprès en France pour demander mam'selle Céline en mariage; qu'elle aura des millions d'esclaves; qu'elle couchera dans des mines d'or; enfin.....

— Un moment, un moment, interrompit monsieur Outrebas en s'efforçant d'avalier l'énorme portion de viande qu'il avait dans la bouche. Vous allez trop vite en besogne, madame Colas. Je n'ai pas dit qu'il fut roi; mais je crois qu'il peut le devenir. Je ne sais pas s'il a demandé mademoiselle Céline en mariage; mais je le suppose parce que j'ai vu clairement qu'il est amoureux; enfin on ne couche pas dans des mines d'or, mais on les exploite, et j'ai pour cela une méthode infiniment supérieure à toutes celles que l'on connaît.

— Je vois que dans tout ça la différence n'est pas bien grande et il n'est pas moins vrai.... mais qu'as-tu donc, mon fils ? Edouard, est-ce que tu es malade ?

— Ce n'est rien, ma mère, un malaise.... ce ne sera rien.

Edouard en effet était devenu d'une pâleur effrayante; mais en s'efforçant de sourire, il rassura sa mère, et celle-ci après quelques recommandations sur les occupations auxquelles elle croyait qu'il s'était livré avec trop d'ardeur, reprit le fil de son discours avec monsieur Outrebas.

— Vous ne m'avez encore rien dit de cet autre étranger qui est aussi arrivé au château depuis quelques jours et qui vous a des moustaches à faire peur, est-ce encore un prince celui-là ?

— Non, non, c'est une autre histoire. Je le connais un peu.... beaucoup trop pour mes épaules, il logeait à Paris sur le même carré que

moi, au cinquième, rue Saint-Antoine. Plusieurs personnes qui sans doute avaient des ordres bien précis, le cherchaient depuis quelques jours; je m'avisai par pure obligation de les aider dans leurs recherches; eh ! bien ! il ne m'en revint qu'une volée de coups de canne, et ce grand diable trouva moyen de s'échapper sans qu'on pût jamais le rejoindre.

— Vous savez pourtant qui il est ?

— Certainement. C'est... un conspirateur.

— Un conspirateur ? quel métier c'est-il ça ?

— C'est un métier où il y a tout à perdre ou tout à gagner.

— Et a-t-il gagné ?

— Ma foi ! je n'y connais plus rien. Comment se fait-il qu'il soit dans le château de monsieur le vicomte, quand il devrait être entre quatre gros murs ?

Madame Colas se disposait à instruire son obligé convive de ce que l'on savait dans le village touchant l'arrivée de l'homme à moustaches, lorsqu'en jetant les yeux sur son fils, elle vit sa figure baignée de larmes. Sa tendresse maternelle en fut vivement alarmée. Elle l'accabla de questions sur la cause de son chagrin; mais n'en pouvant rien obtenir, elle prit le parti de le conduire dans sa chambre pour lui donner les soins dont il paraissait avoir besoin, et se promit bien de ne pas laisser la journée du lendemain sans savoir pourquoi son fils avait pleuré.

CHAPITRE XXIV.

INTERROGATOIRES.

La même soirée s'était passée assez tristement au château; Téléscos gardait le silence ou répondait d'une manière évasive aux ques-

tions qui lui étaient adressées relativement aux nouvelles qu'il avait reçues; Céline préoccupée par les sombres pensées qu'elle ne pouvait chasser de son esprit; la vicomtesse commençant à prendre de l'humeur parce qu'elle ne pouvait pénétrer le mystère de cette correspondance. Enfin pour que rien n'interrompît la monotonie de cette situation, l'abbé s'était mis à corriger quelques passages de son traité, tandis que Maurice et le vicomte faisaient une partie d'échecs.

Les réflexions de la nuit n'ayant pas contribué à égayer la situation de mes principaux personnages, Céline se leva le lendemain beaucoup plus tôt que de coutume, avec le dessein secret de reconstruire Téléscos et de connaître la vérité quelle qu'elle fût. La saison trop avancée ne permettait plus les promenades du matin, et si d'un côté cette circonstance la privait des entretiens faciles auxquels la présence de l'oncle n'était pas un grand obstacle, elle était certaine au moins que la pluie qui tombait en abondance avait empêché Téléscos de sortir seul.

Elle avait passé une heure dans l'attente la plus pénible sans entendre d'autre bruit que celui des domestiques qui allaient et venaient dans la maison; lorsqu'elle vit entrer Pyrame. Ce bon animal vint se coucher à ses pieds pour recevoir les caresses auxquelles il était accoutumé.

R. DE MERIGNY.

(La suite au prochain numéro.)